N° 41 - mensuel - 4 F

cancans DE PARIS

INTERDIT A LA VENTE AUX MOINS DE 16 ANS

TEMPETE SEXUELLE AUX U.S.A.

Cancan de Paris

Les Américains se plaignent de la lenteur de certains de leurs trains et ils prêtent au romancier John dos Passos cette boutade :

— J'étais dans un train qui marchait comme une brouette. A New York un couple est monté dans mon compartiment. De jeunes mariés qui, unis le matin, voulaient aller passer leurs premiers jours d'amour aux chutes du Niagara. Quand ils y sont arrivés, c'est leur fils qui portait leurs valises.

★

Chrysis Delgano, 18 ans, fuit, après trois jours de mariage, la chambre conjugale, Hôtel du Parc, à Tampico. Elle a découvert que son mari avait percé des trous dans la cloison contre le lit nuptial. Il avait parié avec un ami, voisin de sa chambre, qu'il honorerait sa femme au moins six fois par nuit et il voulait lui permettre de constater de visu ses exploits.

★

Johnnie, dans le pré fraîchement fauché, caressait la jolie Lalie, sa mie jeunette, quand un long soupir parti de derrière la haie voisine éveilla son attention. C'était la belle comédienne Dorah, au vert pour quelques semaines, qui se laissait aimablement trousser par son compagnon de villégiature, le chocolatier Burkhardt. La vue du linge fin, des dessous de dentelles, excita fort le brave Johnnie qui, sans plus réfléchir, s'écria :

— By Jove, je troquerai bien !

Dorah eut un mince sourire, en même temps qu'un haussement d'épaules imperceptible. Et le soir même, Johnnie recevait, tout ébahi, deux mignons petits chats également jolis et charmants, l'un portant un collet de jonc tressé, l'autre un collier d'or massif ; la carte de Dorah était jointe à l'envoi avec ces quelques mots énigmatiques pour tout autre que Johnnie :

« L'un vaut l'autre ! »

★

Devant le grand bassin sur lequel courent des tas de petites voiles frémissant au vent aigrelet.

Tentative de flirt entre un flâneur et une petite dame très blonde qui surveille un magnifique bébé en train de faire des pâtes de sable.

— **C'est à vous, Madame, ce bel enfant ?**

— **Oui, Monsieur.**

— **Vous n'avez que celui-là ?**

— **Oui, Monsieur.**

— **Vous n'en voudriez pas un autre ?**

★

Scilla Gabel.

TEMPETE SEXUELLE AUX U. S. A.

« SEXPLOSION ». Les Américeins qui eiment forger de nouveaux mots pour désigner leurs derniers « gedgets », leurs techniques inédites et leurs modes qui font fureur, ont inventé celui-là en 1965. Le « sexplosion », c'est le rez-de-merée qui brise les barrières du puritenisme, détruit les « tebous » treditionnels de le vie sexuelle eméricaine, bouleverse le comportement entre hommes et femmes, surtout parmi les jeunes et dens les grendes villes.

La « sexplosion », on la voit partout ! Exemples :

DANS LA « CITY »

● Time's Square, centre des affaires et des spectacles, avec ses dizaines de théâtres, cinémas, cabarets où des centaines de milliers de badauds, de touristes, de New Yorkais en liesse convergent tous les soirs. Le « strip-tease » est interdit en principe. Mais pour la première fois depuis un quart de siècle, en me promenant sous les immenses panneaux publicitaires de ce quartier illuminé comme en plein jour, je n'en crois pas mes yeux.

Une grande brasserie affiche des orchestres de jazz célèbres : Gene Kruppa, Dizzy Gillespie. Il y a fouls à l'intérieur où whisky et bière coulent à flots. Mais sur le trottoir, face aux baies vitrées, il y a encore plus de monde. Ce n'est pas tant pour écouter le jazz que tous ces hommes sont là. Trois jolies filles — une mulâtresse, une blonde et une rousse — se trémoussent en cadence, juchées sur des tréteaux à hauteur du « zinc » long de cent mètres. Vêtues de collants très voyants, de bas résille, elles exhibent leurs généreux décolletés et leurs sourires figés.

MAILLOTS DE CHAIR

A quelques pas de là, dans une boîte plus modeste, dont les portes sont largement ouvertes, les « hôtesses-barmaids », vêtues de maillots couleur de chair, dansent seules, entre elles ou avec des clients. Ici l'orchestre est minable, mais la foule aussi dense. Les policiers font circuler, mais avec une mollesse sans doute accentuée par la bière qu'on leur offre à l'intérieur.

Des dizaines de cinémas affichent des films aux noms suggestifs : « Ceux qui échangent leurs femmes », « Filles immorales », « Culottes transparentes », « La femme de la honte », « Viol ou amour ? » Des photos « presque nues » s'étalent sur les murs, à côté de la caisse. Cette nouvelle « liberté du cinéma » est consécutive, m'explique-t-on, à un arrêt de la Cour Suprême qui a pratiquement supprimé la censure des films.

DANS LA VILLE DES ANGES

● La justice a pris une décision curieuse. L'exhibition, jour et nuit, de serveuses et barmaids aux seins nus, à San Francisco et à Los Angeles, a été jugée « légale et conforme aux libertés constitutionnelles ». Interdit sur les plages en 1964, le « monokini » est devenu « tenue de travail » dans plus de 200 restaurants, bars et boîtes de nuit de Californie. Certains de ces établissements sont considérés comme « tout à fait respectables ». Il y a parmi eux des « clubs de déjeuners privés » dont les membres, triés sur le volet, sont des industriels, avocats, médecins et magistrats. Un juge de Los Angeles n'a-t-il pas décrété que « les seins, en eux-mêmes, ne sont ni lascifs ni obscènes ni contraires aux bonnes mœurs ? »

● Les librairies et « drug-stores » débordent de livres de poche dont les couvertures mon-

trent des femmes plus ou moins nues (même pour des œuvres classiques). Ce sont les titres de ces livres — vendus pour 50 à 95 cents (2,50 à 4,75 F), qui étonnent l'acheteur étranger. Tout ce qui est actuellement interdit (parfois sans raison valable) en France ou en Allemagne, est ici à la portée de toutes les bourses : les œuvres complètes et inexpurgées du Marquis de Sade ou de Henry Miller, des ouvrages scientifiques de Krafft Ebbing ou Havelock Ellis, sans parler d'innombrables livres rédigés par des « sexologues » — docteurs, psychiatres et sociologues : « La sexualité de l'épouse américaine », « La sexualité du célibataire », « La sexualité des moins de 20 ans », « Les techniques sexuelles modernes », « Le sadisme », « La nymphomanie », « Les invertis ».

A côté, un véritable déluge de pornographie pure et simple, sans aucun déguisement scientifique où les mots « volupté », « cruauté », « péché », « orgie » reviennent dans toutes les variantes, sous des couvertures encore plus indécentes. Toute cette « littérature » est vendue en plein centre des grandes villes américaines. Les tirages atteignent des centaines de milliers.

C'est encore la Cour Suprême qui, dans des arrêts célèbres, a proclamé le « liberté de publier ». Malheureusement, des affairistes louches qui se déguisent en éditeurs en ont aussitôt abusé. Le Parlement proteste : il est possible que ce torrent soit endigué. Le problème consiste à séparer « l'explosion culturelle » (les meilleures œuvres littéraires du monde vendues par dizaines de millions à bas prix) de ses sous-produits malsains.

Les périodiques à grand tirage — les très respectables « Look », « Time », « Ladie's Home Journal », « Reader's Digest » — consacrent enquête sur enquête à ce qu'ils appellent, eux « Le changement de notre morale » ou « La révolution sexuelle ». Il est évident que le climat sexuel est en train d'évoluer profondément en Amérique — les régions industrialisées et les grandes villes sont les plus « secouées ».

PARTOUT LA « SEXPLOSION »

Les barrières morales, le conformisme, les « interdits » disparaissent rapidement. Dans les universités et même dans les lycées, les jeunes — en grande majorité, semble-t-il — les ont tout simplement écartés. Férus de statistiques, les journaux et hebdomadaires publient des enquêtes et des sondages d'opinion avec des chiffres étonnants sur le pourcentage des « non-vierges », des naissances illégitimes, des « expériences pré-maritales » chez les jeunes gens, mais aussi — pour les adultes — sur les adultères, les causes de divorce, les unions libres, la frigidité des femmes et l'impuissance des hommes.

Dans ce domaine aussi, les rayons des librairies sont bondés de livres — très sérieux, ceux-là — où les psychiatres, sociologues, éducateurs conseillent, persuadent et finissent presque tous par conclure : « Notre vie sexuelle traditionnelle est bouleversée, mais nul ne

sait ce que donnera la révolution actuelle » En tout cas, cette « explosion » est discutée passionnément, avec ses « pour » et ses « contre », en privé et en public Il y a une dizaine d'années, on osait à peine en parler et on éludait « ces sujets scabreux »

Une fois de plus, l'Amérique nous surprend Au moment où en France et en Allemagne la censure tend à devenir plus rigide en matière de « moralité », toutes les écluses s'ouvrent à la fois aux Etats-Unis Est-ce un bien ou un mal ? « Les deux à la fois En tout cas, c'est un fait », me dit un célèbre psychologue américain

Cancans de PARIS

Cette vedette a une fâcheuse manie. Elle ne peut clore une discussion quelconque au studio, sans claquer violemment le revers de son aimable personne, en disant à son antagoniste : « Et puis, tiens, v'là pour toi ! » On ne la désigne plus que sous ce charmant vocable Le douairrière !

★

Un artiste lyrique de Padoue, convaincu du vol d'une somme de 500 000 lires, avait été condamné à six mois de prison

C'est dans sa cellule qu'il vient d'apprendre, en lisant par hasard un journal qu'il est le gagnant du gros lot au tirage des Bons du Trésor Italien . 5 millions de lires, soit environ 35 000 francs nouveaux

Il a aussitôt fait appel à son avocat qui n'a pu que le féliciter et l'inciter à prendre patience en attendant sa sortie de prison.

★

Le vol de « moumoutes » prend de l'extension à La Nouvelle-Orléans. La mode étant aux cheveux postiches et les perruquiers ayant du mal à s'approvisionner, ils achètent à de jeunes voyous les « moumoutes » que ceux-ci ont raussi à arracher aux passantes.

★

Chaque jeudi, les gosses de Caracas avaient l'habitude d'écouter à la radio, avec des yeux ronds et des bouches béantes, les émissions de Tio Timotéo, l'oncle Timotéo, en se demandant comment il pouvait savoir que le gâteau d'anniversaire du petit Juan Bimba était caché sous le canapé et que Babita ne mangeait pas assez de bouillie.

Tio Timotéo savait tout cela parce que, naturellement, les parents le lui écrivaient pour lui demander de le dire.

L'oncle Timotéo reçu un jour une lettre venant d'un petit village, le priant de gronder le petit José Garcia pour sa mauvaise habitude de mettre ses doigts dans le nez, ce qui désolait fort sa « mamacita » et son « papacito ».

— José, gronda l'oncle Timotéo à la radio, c'est là une terrible habitude. Les gens ne t'aimeront pas si tu ne t'en défais pas ! »

Le lendemain le petit José déferlait à travers le studio de Radio-Caracas avec, dans la tête, quelques idées personnelles, relatives au nez et particulièrement à celui de Tio Timoteo.

Le « petit José » se révéla être un fier-à-bras de 1,80 m, auquel des amis avaient joué cette petite farce.

Et l'idée qu'il avait dans la tête était d'entrer son doigts si fort dans le nez de Timotéo, qu'il n'aurait plus envie de donner des conseils à Juan Bimba et à Babita

La semaine dernière, les gosses de Caracas ont pleuré

Au milieu de la pièce un jet d'eau jaillissait d'une fontaine mosaïquée. Les portes, aux serrures finement ciselées, étaient incrustées de nacre. Et dans ce décor des mille et une nuits, le sultan Mourat distribuait les diamants, les turquoises et les émeraudes à ses innombrables sultanes, odaliks et esclaves.

La porte du harem donnait dans la cour des eunuques. A proximité se trouvaient les appartements du chef des eunuques noirs et du chef des eunuques blancs. Non loin de là se trouvait ce qu'on appelait l'École des princes. Car les princes de la famille impériale étudiaient sous la haute surveillance du chef des eunuques noirs. Ma propre chambre, au sérail impérial, était décorée de panneaux de faïence. Tout près de ma chambre se trouvait une pièce qui servait uniquement à la préparation du café — le mien et celui de mes hôtes. Mon cabinet de toilette, également recouvert de faïence, faisait suite, ainsi que ma salle de bains, qui était l'une des merveilles du palais.

« Les eunuques sous mes ordres vivaient non loin de là, dans des chambres étroites, disposées dans un bâtiment à trois étages. Les chambres du bas étaient réservées aux vieux eunuques. Celles du haut aux plus jeunes.

« Quand les dames du harem voulaient recevoir des vendeuses venues du dehors, et qui apportaient des bijoux, des étoffes, des sucreries, des fruits, je commettais un eunuque à la garde de chacune d'elles.

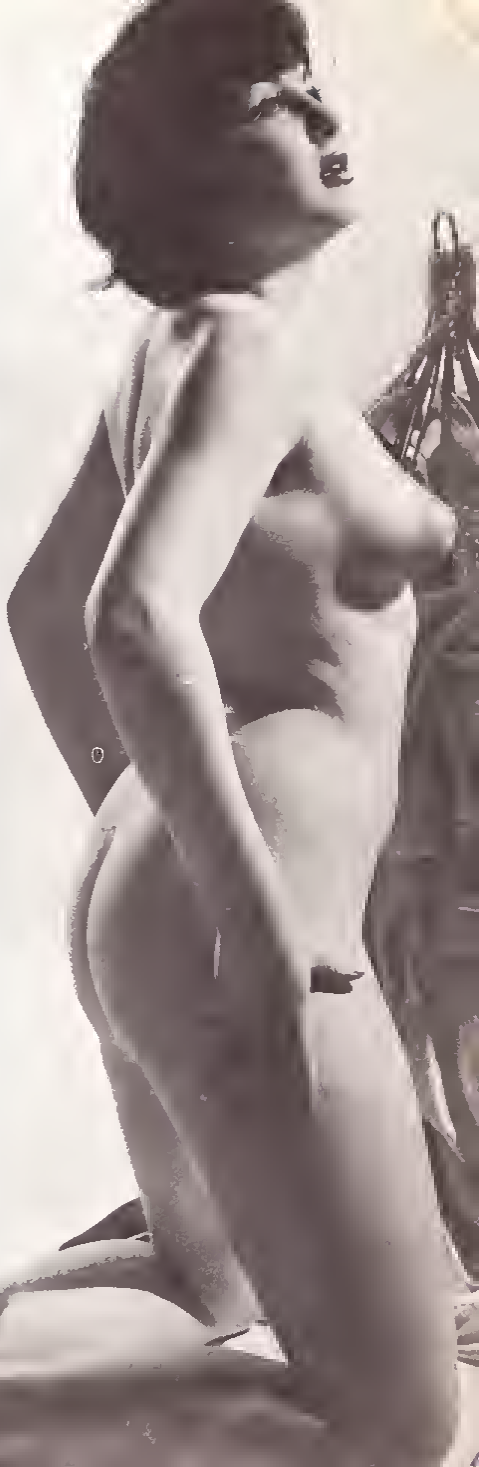
LE JOURNAL INTIME DU DERNIER EUNUQUE...

« Si les mêmes dames désiraient sortir, du harem d'abord, du palais ensuite, et se rendre en ville, je réglais également le service. Elles sortaient du palais par une porte de fer, qu'on appelait « Porte des Filles » ou « Porte de la Voiture », parce que ces dames ne pouvaient sortir qu'en voiture ou en kayik, sur le Bosphore et la Corne d'Or — et toujours escortées d'un certain nombre de mes eunuques.

Au sérail, les odaliks jouissaient et prenaient de l'exercice, sous la surveillance de mes eunuques, qui faisaient auprès d'elles à peu près l'office des pions dans les cours de récréation des collèges. Assez souvent, ils devenaient amoureux de celles dont ils avaient la garde. Car pour les eunuques, les femmes du harem n'avaient pas le moindre secret. Ils n'ignoraient rien de leur beauté et de leurs particularités physiques. »

Sélim Moustafa Aga expliqua alors comment une fille, entrée au harem par la petite porte, pouvait devenir une princesse de haut rang en franchissant les degrés de la hiérarchie. Car il existait une hiérarchie au harem !

« Dans son enfance et son adolescence, Sultan Mourat avait pris des favoris. On connaissait particulièrement sous ce rapport, Djafar et Ghaznéfar « Lion hardi », jeunes nobles hongrois faits prisonniers, à demi châtrés, et attachés au harem du prince. Puis son « Bonheur de la Foi », son conseiller politique, l'ambitieux Kadizadé « le Fils du Juge », le poète Chemsi « Solaire » et un jaune



dans le secret des harems :

le dernier eunuque

Turcoman de race noble, Ouveyis En fait de femmes, il possédait d'abord la princesse Safiyé (la Pure), une Vénitienne capturée en mer par des pirates de Hayrettine Pacha, alors qu'elle se rendait de Venise à Corfou. Hayrettine Pacha offrit cette fille a Sultane Nourbanou, qui la passa à son fils Mourat Bey. Celui-ci s'y attacha violemment. Devenue musulmane et appelée Safiyé, l'amour du prince lui valut le titre de fille de joie, ou de bonheur. Elle fut enceinte et devint alors « hasséki », en attendant de jouer un rôle important dans l'empire. Elle avait commencé comme « odalik » — femme de la chambre.

Elle devint Sultane Safiyé, puis Sultane Validé. Elle eut des rivales, d'abord une Persane, puis une Hongroise, et bientôt son mari Mourat partagea ses nuits entre cinq cents femmes dont il eut cent deux enfants. Mais Sultane Safiyé la petite Vénitienne, capturée en mer, s'arrangea pour rester la préférée, et elle gouverna finalement l'empire.

Le chef des eunuques était appelé chef de la « Porte des Félicités ». C'était un grand dignitaire qui avait le pas sur le grand maréchal de la cour.

« Il est arrivé qu'un eunuque ait provoqué la chute d'un Padischah. Au temps de Sultan Moustafa, sous le gouvernement de Khalil Pacha le chef des eunuques noirs, gouverneur du harem, voulut prendre le pouvoir. Il s'y essaya avec l'appui de la sultane Validé, mère de Sultan Moustafa, dont il avait les faveurs. Mais il mesura, à l'épreuve, l'étroitesse d'esprit de cette princesse, d'ailleurs éclipsée, au sein du harem, par une nourrice qui avait plus d'influence sur l'esprit du souverain. Cette nourrice aurait pu faire l'affaire du chef des eunuques noirs, n'eût été un mari orné du titre de grand écuyer. En conséquence, le chef des eunuques ne pouvait s'appuyer sur aucune créature de la cour tant que régnerait Sultan Moustafa. Il importait donc de mettre en avant une autre princesse. Le chef des eunuques découvrit celle qui convenait en la personne de « Splendeur de Lune ». Et c'est ainsi que Sultan Moustafa fut détrôné par un eunuque, qui mit sur le trône un prince de son choix... »

Un dernier trait sur les femmes des eunuques..

Sultan Osman comptait, dans son harem, une favorite, Sultane Mihrikia.

— Elle avait été enlevée aux Tatars par les janissaires. Ceux-ci l'avaient offerte à leur chef, Mourat Pacha, dit « le creuseur de puits », pour sa cruauté qui le poussait à creuser des puits où il faisait enterrer vivantes ses victimes. Mourat Pacha, pour se concilier les bonnes grâces du chef des eunuques noirs, ne profana pas la belle Mihrikia, qui était vierge, mais se hâta de l'offrir au chef des eunuques, précisément. Celui-ci introduisit Mihrikia dans son propre harem, et il allait en jouir, quand l'idée lui vint qu'il pourrait réaliser une belle opération. Mihrikia était, en effet, fort belle. Il invite donc le souverain à venir admirer cette beauté. Le Padischah fut ému. Le chef des eunuques lui déclara alors qu'il accepterait de lui céder Mihrikia, à deux conditions : il allait la reconnaître comme sa fille et le sultan l'épouserait ensuite. Osman accepta et c'est ainsi qu'un chef d'eunuques devint le beau-père d'un empereur.

(Copyright by « Le Lys Rouge ».)

LA BELLE ISABELLA

Isabella Borgonalli.
Un charme fou, une sensualité à brûler toutes les planches.

Isabella est fidèle aux dessous que les hommes préfèrent.

Allo ne coupez pas !...

Cancans DE PARIS

Un naufragé échoue sur une île déserte et, après avoir exploré durant quelques jours son nouveau domaine, finit par découvrir, dans une clairière située au milieu d'une forêt profonde, une petite maison. Devant la porte se tient un vieillard à barbe blanche qui l'accueille, le réconforte, le rassure sur les possibilités qu'offre l'île au point de vue du ravitaillement : fruits, gibier. Pas de cannibales.

— Et les navires s'y arrêtent-ils souvent ? demanda le naufragé plein d'espoir.

— Dieu merci, jamais, mon ami

— Mais comment pouvez-vous vivre ainsi, isolé de tout et de tous ?

— C'est que je le veux bien, répond le vieillard. Je suis venu ici, un jour, volontairement, pour oublier...

Et que voulez-vous donc oublier ? interroge, non sans indiscrétion, le nouveau venu.

Le vieillard cherche, rassemble ses souvenirs se caresse la barbe et finit par avouer :

Un fermier américain manquant de temps pour aller au temple de la ville voisine, y envoie son fils, un gars de seize ans.

Celui-ci se fait tirer l'oreille, finit par céder.

A l'heure du déjeuner, le père, voulant vérifier si son garçon lui a obéi, lui demande :

— Alors, le pasteur a fait un bon sermon ?

— Oui, p'a.

— De quoi a-t-il parlé ?

— Du péché.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Qu'il est contre, répond le gars, maussade.

Quelle ressemblance existe-t-il entre un pessimiste et un optimiste.

Un pessimiste pense que toutes les femmes trompent leur mari. Et un optimiste l'espère..

GAHEL MIRKOWITCH
23 ANS

C'est le type parfait de la débutante. Quelques petits rôles au cinéma : Dans « Mazel Tov » et « Bye Bye Barbara ». Il faut dire que Gahel serait surtout attirée par une carrière théâtrale. Elle continue à prendre des cours et son rêve bien sûr serait d'entrer à la Comédie Française Elle travaille sérieusement pour y parvenir.

C'est une grande sportive Elle excelle dans le judo, une discipline qui lui a donné ce corps puissant et harmonieusement musclé des femmes gymnastes. La danse classique, l'équitation et les sports de combat complètent sa formation. C'est une adepte de la mode futuriste. Paco Rabanne est son couturier préféré ; Courrège pour les bottes est son favori.

Sur la plage de Biarritz, l'été dernier, Alex Jany voulait faire une exhibition il plongea avec art, immédiatement suivi par une jeune et jolie femme. Après avoir parcouru dans un style ablouissant cinq cents mètres, il s'aperçut soudain que la jeune femme se maintenait à sa hauteur il accélera son crawl, mais au bout de dix minutes, la naïade l'avait devancé, le distançant immédiatement.

Revenu au plongeoir, Jany interroge, très intrigué, sa concurrente inattendue.

— Mais comment faites-vous ? Moi, je suis champion du monde. Et vous nagez bien mieux et plus vite que moi.

La jeune femme sourit, modeste :

— J'ai de l'entraînement. J'ai fait le trottoir à Venise...

Quelques scènes du nouveau film italien « L'amour et le péché » avec Dan Harrison et Merisa Solinar.

Un Ecossais vient de marier sa fille. Un ami lui demande :

— Et votre gendre, comment est-il ?

— Un parfait honnête homme, répond l'Ecossais. Le soir, lorsqu'il prend ma fille sur ses genoux, il éteint l'électricité.

— Vous appelez ça un parfait honnête homme ?

— Bien sûr, mon cher. Il économise l'électricité et n'use qu'une chaise à la fois.

Par une belle nuit d'été sur un beau lac romantique à souhait, Madame Cygne glisse paresseusement entre les feuilles de nénuphar qu'éclaire la lune.

De derrière une touffe de roseaux, Monsieur Cygne surgit à son tour, altier et empressé, et se dirige vers la promeneuse solitaire.

Et que lui fait-il ?

Un petit cygne...

Le maître Brenot, père de la pin-up girl française, prépare en secret les affiches de la belle Marie-Ange Aniès.

Un chiffonnier, qui passe dans une rue de New York, s'entend héler. Il lève la tête, voit une dame qui lui fait signe d'une fenêtre du cinquante-quatrième étage.

Ascenseur express, ascenseur rapide, ascenseur omnibus du trentième au quarante-cinquième étage, escalier à tapis, petit escalier sans tapis, enfin petit escalier de bois sans rien.

Hors d'haleine, le chiffonnier parvient au logement de la dame qui le mène triomphalement vers un petit garçon en pleurs :

— N'est-ce pas, monsieur le chiffonnier, que vous allez l'emmener s'il n'est pas sage ?...

Dans un patio frais à souhait, au fond d'une petite ville espagnole, écrasée de soleil, Juan et Pablo font la sieste. Près d'eux, leur mère s'évente mollement.

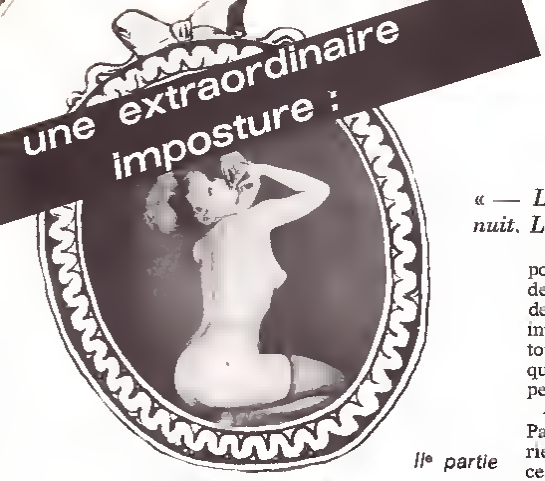
Juan meurt de soif, mais sa paresse est la plus forte ; il n'arrive pas à se résoudre à demander à sa mère de lui apporter un verre d'eau.

Pablo bâille de chaleur.

Alors son frère se décide :

— Pablito, pendant que tu as la bouche ouverte, demande donc à la mère de m'apporter un verre d'eau.

Allo ne raccrochez pas !...



Mademoiselle MOLIERE

« — Les amants ne se quittèrent pas de la nuit. Le Président nageait dans le bonheur... »

IIe partie

La jalousie le rendit hélas ! indiscret. Il s'enquit de la conduite de la femme qu'il croyait sa maîtresse et son indignation devint à son tour aussi violente que sa jalousie.

A la première entrevue où il se trouva en tête-à-tête avec la prétendue Mlle Molière, il voulut avoir une explication avec elle, lui adressa de vifs reproches, l'accusa de trahison et se lamenta :

— Je suis maintenant le plus malheureux des hommes.

La Tourelle, étonnée, effrayée d'abord, se remit pourtant et usa de toutes les ressources de son astuce pour le tranquilliser et le convaincre, lui jurant qu'elle n'aimait que lui, se plaignant d'être la victime d'une odieuse calomnie ; mais elle comprit que le moment de disparaître était venu, sa fourberie, du train où allaient les choses, ne pouvant manquer d'être percée. Elle dit adieu au Président plus fou d'elle que jamais, acceptant cependant un rendez-vous où elle se garda bien de venir.

Le Président attendit, s'irrita, s'inquiéta, s'emporta et finit par déclarer à la Ledoux qu'il ne souffrirait point qu'on se jouât de lui plus longtemps. Ses soupçons jaloux s'étaient réveillés et la matrone, à qui la Tourelle n'avait rien dit qui pût l'éclairer, fut épouvantée quand le barbon lui fit connaître son intention déterminée d'aller à la Comédie pour savoir de Mlle Molière, elle-même, les motifs qui l'avaient empêchée de tenir sa promesse.

Il était fort animé lorsqu'il arriva au théâtre ; Mlle Molière fut la première personne qu'il aperçut en entrant sur la scène où il prit place sur une banquette au milieu des jeunes gens qui la courtisaient. Pendant toute la représentation il ne quitta pas l'actrice des yeux. Celle-ci ne lui prêtait d'ailleurs aucune attention, quoiqu'il la saluât en souriant d'un air d'intelligence chaque fois qu'elle tournait la tête de son côté. Elle passa près de lui :

— Vous n'avez jamais été si belle, s'écria-t-il tout haut et si je n'étais pas si amoureux, je le deviendrais aujourd'hui.

La délicieuse artiste ne l'entendit pas ou fit semblant de ne point l'entendre. Piqué au vif, il se promit bien d'avoir le dernier mot.

La pièce lui parut ce soir-là d'une longueur insupportable. Dès qu'elle fut finie, il courut à la loge de Mlle Molière qui venait d'y entrer et il s'introduisit derrière elle. On le pria de sortir. Il n'en fit rien et invita l'actrice à renvoyer sa femme de chambre, le tout accompagné d'une mimique expressive mais quasi inintelligible pour Mlle Molière qui se souciait peu d'un tête-à-tête avec cet inconnu.

— Parlez, Monsieur, lui dit-elle enfin, élevant la voix. Parlez ! Qui êtes-vous, que me voulez-vous ? Je ne crois rien avoir eu de mystérieux avec vous pour que toutes ces précautions soient nécessaires !..

— Madame, reprit le Président avec une profonde amertume, je concevrais votre procédé si j'avais fait quelque chose qui pût vous déplaire. Comment ? Vous me donnez un rendez-vous, vous y manquez, je viens tout inquiet en savoir la cause et vous me traitez comme le plus criminel des hommes !

A ce discours, Mlle Molière, dont la stupeur était arrivée à son terme, se dit qu'elle avait affaire à un fou. Elle le regarda avec attention pour bien s'assurer qu'elle ne le connaissait pas. Cet examen, ce silence mirent le feu aux poudres.

— Enfin, lui dit-il, avec impatience, donnez-moi quelque raison bonne ou mauvaise, je vous en supplie !

Elle haussa les épaules et ne répondit pas.

— Dites au moins que vous me connaissez ! s'écria-t-il désespéré.

— Moi, Monsieur, je ne sais qui vous êtes !

— Ah Dieu ! après tout ce qui s'est passé entre nous. Après être venue vingt fois dans un lieu tel que celui-ci où je vous ai vue, il faut que vous soyez la dernière des créatures pour oser me traiter de la sorte.

Mlle Molière ordonna alors à sa femme de chambre d'appeler du monde.

— Vous me ferez plaisir, répliqua le Président. Je souhaiterais que tout Paris fût présent pour rendre votre honte plus solennelle.

— Insolent ! reprit la comédienne. J'aurai raison de cette infamie !

Cependant le bruit de l'altercation avait attiré plusieurs actrices. Mlle Molière leur apprit l'insulte qu'elle venait d'essuyer ; de son côté le Président, sans aucune retenue, racontait toutes les circonstances de sa liaison secrète avec cette reine de théâtre. On l'écoutait avec complaisance et les sourires de ces demoiselles témoignaient qu'on était tout disposé à le croire !

— Tenez ! s'écria-t-il, l'ingrate porte encore en ce moment un collier dont je lui ai fait présent. Osera-t-elle le nier ?

A ces paroles, folle de fureur, Mlle Molière s'avança pour souffleter le Président. Celui-ci détourna sa main, arracha le collier. On fit monter la garde et quérir le commissaire.

Le Président fut conduit en prison. Il en sortit le lendemain sans caution.

UN POUR TOUS
ET TOUS POUR ELLE !....

Mlle MOLIÈRE

Cette affaire avait produit un grand scandale tant a la Cour qu'à la ville et qu'il n'était plus possible d'étouffer. Mlle Molière, que les apparences semblaient accuser (car elle ne passait pas pour une vestale), avait intérêt à demander une réparation éclatante. Partout le Président cria qu'il avait été indignement trompé par une fausse prude, qui se permettait plusieurs amants à la fois et qui n'en avouait aucun.

Sur les conseils d'une vieille comédienne, elle se décida d'intenter un procès au président Lescot, occasion toute trouvée pour réhabiliter sa vertu et se porta partie civile. L'information fut ouverte. Le Président persista dans ses allégations. On confronta Mlle Molière avec l'orfèvre qui avait vendu le collier mais ce dernier prétendit que c'était bien elle.

L'opinion se prononçait déja avec force contre Mlle Molière lorsqu'on arrêta enfin la Ledoux qui s'était enfuie. Tout s'éclaircit alors et Mlle Molière fut complètement justifiée lorsque la Tourelle à son tour fut appréhendée et mise en sa présence. L'étonnante ressemblance de ces deux femmes acheva de donner la clef de l'énigme.

Le président Lescot revit la Tourelle et ne put s'empêcher de la comparer à Mlle Molière au moment de la confrontation des deux jeunes femmes. Le plus remarquable est qu'il se sentit toujours très amoureux, non pas de la comédienne, mais bien de l'aventurière. Aussi n'eut-il point de peine à lui pardonner son imposture et pensa devenir enragé lorsque les portes de la prison du nouveau Châtelet se refermèrent sur sa maîtresse dont on attendait le jugement.

Le président Lescot se dépensa en d'inutiles démarches pour faire remettre la Tourelle en liberté. N'ayant rien pu obtenir des juges, il s'adressa alors au geôlier qu'il acheta.

On simula une évasion et la Tourelle put s'enfuir.

Le Président l'emmena et, comme un trésor, la cacha dans le fond du Dauphiné. Il faut croire qu'ils furent très heureux car on n'en entendit plus parler.

Quand je pense qu'à Paris il ne pouvait pas croiser une femme sans se retourner !

(Dessin de Pichard)

LA FRANCE
TERRE D'AMOUR

(Suite.)

C'est que les dames s'étaient mises é porter des sous-vêtements. Notamment la culotte. Il avait bien fallu en arriver là, depuis que Catherine de Médicis, dont les jambes bien faites étaient l'unique titre à la beauté, avait décidé de monter a cheval tout comme un homme pour suivre la chasse. Les jours de grand vent, quand sa robe volait haut, les gentilshommes de sa suite pouvaient se régaler d'un spectacle inaccoutumé.

L'innovation fut diversement accueillie. Les puritains crièrent au scandale. « La femme doit laisser ses fesses découvertes sous la robe. Au lieu de s'approprier un vêtement masculin, elle doit garder son postérieur nu, comme il convient à son sexe. » Des esprits moins chagrins approuvèrent : « Le caleçon est utile pour la femme : il l'aide à rester propre, il la garantit du froid et de la poussière, il l'empêche de montrer une trop grande partie de son corps lorsqu'elle vient é tomber de cheval. Il lui offre aussi une certaine protection contre les jeunes gens dissolus qui, glissant furtivement la main sous la robe d'une dame, ne sont plus en contact direct avec la chair. »

De toute manière, l'usage de la culotte ne se répandit que dans les classes supérieures ; les bergères que troussait lestement Ronsard restaient nues sous leur cotte.

A l'opposé de ces préoccupations libertines, le mariage conservait encore sa triste austérité d'autrefois. Aux yeux de l'Eglise, l'union légitime devait rester le rocher contre lequel se briseraient les vagues de la licence des mœurs, conséquence inévitable des guerres civiles et du climat d'insécurité. En 1562, le Concile de Trente, poursuivant la tâche de la Contre-Réforme, établit le caractère sacré du mariage et en resserra les lois. Toutefois, le Concile refusa de faire droit aux demandes des délégués français qui voulaient faire du consentement des parents une condition essentielle de la validité du mariage. L'usage d'accorder toute autorité é la famille se maintenait, cependant. Déjà en 1556, le préambule d'un édit royal déplorait les « regrets et déplaisirs » que la désobéissance des enfants causait aux parents. Le problème prit une acuité particulière à la fin des Guerres de Religion lorsque les grandes familles ruinées cherchaient é restaurer leur fortune en concluant de riches mariages pour leurs enfants.

Le Concile avait fait de son mieux, instituant la publication des bans, proclamant la nullité des unions clandestines ainsi que des « mariages mondains par échange de promesses valables ». Mais ses décisions ne changèrent grand-chose aux réalités matrimoniales : les maris de la Renaissance n'avaient guère de progrès.

(à suivre)

déshabillage
agaceries...

DANS LE BAIN

NON, ni peignoir, ni serviettes. Je viens de la part de monsieur X.

Un sourire aimable de la jeune caissière, fardée, mais point exagérément, qui vient de percevoir mon bain au prix ordinaire. Et simplement :

— Masseuse ?

— Oui, masseuse !

Je suis pour les plaisirs normaux, les fêtes régulières. Si j'avais eu le moindre vice en tête, je n'aurais eu qu'à répondre sur le même ton :

— Non, masseur !

j'aurais trouvé aussi bien (si je peux ainsi parler) chaussure à mon pied. Car la maison a tout prévu.

Donc, masseuse.

— Il y a un petit supplément, suggère la jeune personne toujours gracieuse.

— Je sais, je sais.

Je place sur le comptoir un billet de cent francs, qui disparaît aussitôt dans un tiroir. Aucune inscription sur le carnet à souches. Seul le bain est comptabilisé. Cela va de soi...

— Tout droit, fait la caissière en m'indiquant un couloir qui s'ouvre sur sa gauche. Tout droit. Le garçon de cabine vous attend au fond.

Une sonnerie, en effet, a retenti, et j'aperçois au fond du couloir un « baigneur » tout ce qu'il y a de plus classique, tablier blanc impeccable, petit passe-partout à la main. Il me fait un rapide salut de la tête, m'ouvre une porte. La salle de bains, d'abord, où déjà coulent, à grands fracas cascadeurs, deux forts robinets à tête de cygne. Une baignoire rectangulaire, d'une éblouissante propreté. Malgré mon refus (de pur style), des portes-toilettes garnis de serviettes-éponges ; au mur, un vaste peignoir.

Le bain est prêt :

— Monsieur sonnera, m'indique le garçon en me montrant un bouton à portée de ma main.

J'asquiesce. Exit.

Je jette un coup d'œil sur la pièce, à peine plus large qu'une grande armoire normande, qui double la salle de bains proprement dite et n'en est séparée que par un vitrage clair : un divan, quelques coussins, deux chaises, une tablette murale ; deux tableaux, légers, point érotiques, simples reproductions d'ailleurs, et sans valeur, mais joliment choisies et bien placées, en bonne lumière. Tout cela est très simple, mais revèle du goût, on ne se sent point dans un mauvais lieu, pas même en une maison suspecte. Ensemble très sympathique. Peu de bruit. Beaucoup moins que dans les établissements ordinaires. De temps en temps une porte, assourdie, qui se ferme, une sonnerie, étouffée, qui cliquète. Oui, vraiment, atmosphère plaisante. On est à l'aise.

Bain...

Je sonne pendant que je m'attarde encore dans l'eau tiède très légèrement parfumée.

Petits coups légers à la porte.

— Entrez !

Elle est charmante, ma masseuse ! Plus très, très jeune, la trentaine dépassée, me semble-t-il, mais souriante, discrète, adroite... Brune. Plus brune même (je vais le constater) que je ne l'aurais cru tout d'abord... Et d'un grain de peau délicat, ce que pour ma part j'apprécie infiniment :

— Monsieur veut rester dans son bain ? me demande-t-elle.

— Mon Dieu !

Oui, très charmante. Elle est devant la baignoire, et je découvre qu'elle n'a qu'une robe d'intérieur, largement décolletée, et assez courte, qui doit au surplus s'enlever aisément... et sous laquelle elle ne paraît porter des dessous bien sommaires. J'hésite. Confesserai-je, au risque de passer pour un coquebin, que je ne soupçonne pas très bien la technique du massage sous l'eau, et que j'ai toujours eu le désir de m'instruire ?

Je ne dois pas être le seul client qui ne réponde pas aussitôt à son interrogatoire, car elle n'est nullement embarrassée par mon silence. Elle le tient pour un acquiescement et agit en conséquence.

C'est le moment d'avoir recours à la complicité bienveillante de la traditionnelle ligne de points...

Sans doute, ma jolie masseuse est-elle satisfaite des résultats obtenus, car elle se relève — j'ai eu tout le temps de constater qu'elle ne portait point de soutien-gorge et que ses seins ne paraissaient point leur âge !

Elle décroche le peignoir, l'ouvre, m'en enveloppe dès que j'émerge de l'onde tiède, me dirige vers le divan. Quelques secondes pour me sécher. La chaleur qui règne en ces deux pièces y suffirait presque. Elle a dépouillé sa robe de chambre.

Mais il faudrait ici plusieurs lignes de points pour ménager suffisamment la pudeur de nos lectrices. Arrêtons là le récit de cette petite aventure. Moralité, ou immoralité, selon la pruderie des intéressés : quand on est dans le bain, il faut se mouiller jusqu'au bout !

FAUBLAS.

Pour qu'une femme soit belle...

SAVIEZ-VOUS que c'est à partir du règne du plus galant des rois de France — François Ier — que les hommes commencèrent à se montrer capables de raffinements en amour ?

O

C'EST exactement à cette époque que fut adoptée la fameuse règle espagnole qui dit que « pour rendre une femme toute parfaite et absolue en beauté, il lui faut trente beaux signes ».

O

CES trente signes-là, une dame espagnole de Tolède les confia à un gentilhomme français. A Tolède, les femmes ont toujours été « très belles et bien gentilles et bien apprises ». Aussi, notre gentilhomme retint-il d'autant mieux la leçon que voici :

Trois choses blanches : la peau, les dents et les mains.

Trois noires : les yeux, les sourcils et les paupières.

Trois rouges : les lèvres, les joues et les ongles.

Trois longues : le corps, les cheveux et les mains.

Trois courtes : les dents, les oreilles et les pieds.

Trois larges : la poitrine, le front et l'entre-sourcils.

Trois étroites : la bouche, la ceinture ou la taille, et la cheville.

Trois grosses : le bras, la cuisse et le gros de la jambe.

Trois déliées : les doigts, les cheveux et les lèvres.

Trois petites : les tétins, le nez et la tête.

BETTY ROSE

vous répond...

BETTY ROSE

Mme J.S., Paris, nous rit : **« J'ai 50 ans, c'est âge critique pour beaucoup de femmes. Je suis orturée de troubles divers t en dépit de tous médiaments, mon cœur et mon orps soupirent après d'indispensables caresses. Malheureusement, les hommes e mon âge sont toujours ortés vers de très jeunes emmes et ne sont, par lleurs, pas très brillants ux jeux de l'amour. Faut- que je m'adresse à des ommes plus jeunes que oi et dont je redoute articulièrement l'esprit ritique ? »**

Chère grande sœur, je ais vous répondre avec oute ma mansuétude, car sais qu'un jour, là où ous passez, je passerai, ai suivi les mêmes troues chez ma chère maman ui elle n'était pas comme ous veuve et ne pouvait songer aller rechercher à l'extérieur la compensation de ce que j'appellerai la trop grande accoutumance à son époux, mon père.

Croyez bien que dans votre situation, je partage l'avis de médecins avisés qui vous conseillent, en dehors de tous remèdes pharmaceutiques, de continuer à avoir une vie sexuelle de cadence régulière, c'est-à-dire d'avoir des rapports avec nos compagnons mâles. Il est évident qu'il est délicat pour une femme seule de se mettre à « draguer » a la poursuite d'un partenaire efficient pour rétablir l'équilibre hormonal de son corps, mais s'il en importe avant tout à votre santé, réprimez votre excès de pudeur ou de préjugés. Il y a suffisamment d'hommes bien élevés et délicats, et ce, de tous âges, pour vous rendre avec galanterie ce charmant service. Ne craignez pas les jeunes, ils n'ont pas de complexes, ne sont pas blasés, ni déficients — et ils apprécient hautement la douceur d'une peau dont le satin lustré par une tendre maturité leur réserve un contact au souvenir impérissable !

M. R.C., Paris. — Aurais-je en vous, Monsieur, affaire a ce que l'on appelle forte partie ?... Votre remarque va remettre à l'ordre du jour tout ce que l'on sait de mieux à propos de Freud et, surtout, plus près, tout ce qui découle de son contradicteur Young. Vous nous dites, en effet : « J'ai vingt ans de ménage. Depuis quelques temps, ma femme me demande d'éteindre la lumière avant de l'approcher. Cela me contrarie beaucoup car j'aimais pouvoir suivre la progression de son plaisir d'après la moue qui, peu à peu, crispait la commissure de ses lèvres. Pourquoi cette brusque lubie ? A quoi pense-t-elle ? »

Vous savez que je n'ai pas l'habitude d'éluder les questions, même les moins courantes, et la vôtre est de taille. Oui, elle s'élève à la hauteur de ce qui constitue cet amas de doutes plus ou moins justifiés qui peuvent surgir entre des couples, par ailleurs, fidèles dans le principe même du terme. Si madame réclame l'obscurité, c'est uniquement pour pouvoir concentrer son imagination, son psychisme sexuel, sur un objet qui n'est pas vous, mais un être rencontré au hasard ou simplement une création de ses rêves ou de son esprit. Ne vous formalisez pas, ce genre de recueillement préparatoire à l'orgasme est en général débilitant mais, du fait même de son aspect compliqué, il devient lassant. A vous, l'homme, de vous montrer masculin, de vous imposer et sans réclamer une étreinte sous un éclairage cru, exiger qu'elle suive son développement ordinaire dans des conditions normales, c'est-à-dire sous le doux reflet de votre lampe de chevet.

Mme Daisy, Australie. — Chère madame, vous vivez aux Antipodes et vous m'exprimez une opinion qui me renverse. Vous me dites, en substance : « Mon mari traverse une période « d'affaiblissement », mais moi, par contre, je ne me suis jamais aussi fortement sentie attirée par l'amour. Aussi, j'ai fait comme beaucoup de femmes, j'ai pris un amant. Il est charmant, sympathique et, de plus, s'entend parfaitement bien avec mon époux qui en arrive à ne plus pouvoir se passer de lui. Je me trouve donc souvent dans une situation délicate entre ces deux hommes dont l'un a le droit de m'aimer et ne peut le prouver et l'autre, qui n'en a pas le droit, mais me le prouve, et Dieu sait avec quelle vigueur !... »

Oui, je vous vois venir. Si cette situation se prolonge, votre mari comprendra enfin quel véritable rôle joue ce petit monsieur dans votre ménage. Si c'est un violent, ce sera le drame. S'il est débonnaire, il fermera les yeux et votre adultère aura perdu tout piment, et s'il s'agit d'un tourmenté ou d'un obsédé, à cause de son impuissance mattendue, vous risquez de le voir, un bon jour, proposer un compromis scabreux à votre amant et vous-même. Il ne m'est pas possible d'écrire en clair, c'est-à-dire tout haut, ce que je pense des « atroces complicités » que peut provoquer un ménage à trois.

Votre Betty Rose

CETTE INCONNUE SERA LA PARTENAIRE DE DANIEL GELIN : VIRGINIE VIGNON EST LA TRES SEXY « FIFINE » DANS « LA TREVE »

Virginie Vignon est une blonde starlette inconnue qui vient de tourner aux côtés de Daniel Gelin, dans « Le Trève », le premier long métrage de Claude Guillemot.

Elle est « Fifine », mais qui croirait à la voir poser pour des photos osées qu'elle a passé plusieurs années dans un très sérieux couvent du 16e a r r o n d i s s s m e n t, St-Joseph-des-Perchamps ?

C'est en Bretagne qu'elle vient de tourner « La Trève », l'histoire de deux couples de noctambules parisiens qui découvrent les joies de la campagne.

« Fifine », c'est la calamité en personne qui exaspère ses amis. Mais Virginie adore ce nom, qui lui va d'ailleurs comme un gant.

Comme lui allaient bien les rôles que lui faisait jouer René Simon quand elle suivait ses cours : toujours les rôles de soubrette, ou de cocottes...

Pourtant Virginie descend par sa mère de Louis XIV. En effet sa mère est d'une grande famille, les De Saulnières, alors que son père n'est qu'un roturier.

— Ça n'a pas tellement plu dans la famille quand j'ai commencé à poser comme cover-girl, raconte-t-elle dans un éclat de rire.

Mais Virginie a des goûts très simples. Elle est très gourmande et très désordonnés, reconnaît-elle avec simplicité.

— J'adore les bons gueuletons... surtout quand il y a du « Calva ».

Virginie aime beaucoup se baigner, et, ce qui est plus rare, elle est une fanatique du rugby.

— Et puis surtout je voudrais beaucoup faire du théâtre.

Ses « idoles » au cinéma ? Marlon Brando, Mitchum...

— Et Jeanne Moreau quand elle joue les rôles de garce...

Mais Virginie aime surtout les westerns.

Et son plus grand charme, en dehors de ses très féminins « appats », c'est un léger zézaiement.

cancans DE PARIS

Le directeur de la publication : Jean Kerffelec
55, passage Jouffroy, PARIS-9e
ABONNEMENT : 1 an, 30 F
PHOTOGRAPHIE MONTFORT ARY 100 bd Richard-Lenoir Paris (11e)
S M I G 1 rue Moreau. 93 SAINT-DENIS